

A PARTIR DU CINQUIEME JOUR

Lever vers neuf heures, on ouvre les yeux et on se dit : Est-ce un rêve ?

Et c'est reparti pour une autre journée.

Ce matin, j'ai pris le petit déjeuner dehors, sur mon balcon-galerie. En plein soleil, une chance inouïe me dis-je !

J'ai le grand passage du balcon qui dessert les appartements pour moi toute seule. Je m'y étale, j'ai sorti ma table ronde et bleue en ferraille et ma chaise bleue. Il faut de l'harmonie partout. Et j'ai bu mon café tranquille, la ville soupire à peine de quelques bruits de moteur au loin. Les oiseaux font la fiesta. Deux amies m'ont appelée, ces discussions sont vitales, le lien continue, les voix nous arrivent comme un baume dans ce confinement.

Aujourd'hui, je n'ai rien prévu. Vais-je faire cette marche rituelle ? J'hésite à quitter mon nid protecteur.

Dans le film que je regardais hier, les gens se côtoient, sortent, se touchent...La vie normale quoi. Je me suis surprise à penser que c'était déjà une image du passé, du temps où l'on était libre de s'approcher.

Un peu comme quand on voit un vieux film où les gens fument au bureau, on réalise que c'était AVANT, et que plus jamais on ne fumera au bureau.

La résonance me secoue.

Mais le présent n'est pas : « Plus jamais », juste : « Plus maintenant ».

Et qui sait si le mot confinement ne va pas devenir synonyme de rapprochement ?

Liens tissés autrement, renforcés, dont on prend la mesure et qu'on cultivera plus attentivement.

Les fenêtres sont toujours ouvertes, la douche pas encore prise, et je traîne dans mon pyjama. Il est onze heures cinquante.

L'après-midi fut calme, posée dans ma jolie cour avec mes mots fléchés et ma gentille voisine sur son fauteuil à cinq mètres de moi. On a discuté une heure, de nos vies, des hommes, des enfants.

Confidences au jardin.

J'aime cette image, on se plaît presque à aimer les jours qui passent ainsi.

Bizarrement, je regarde peu la télévision la journée ...pour l'instant...alors que je le faisais volontiers avant. Déjà ce mot qui me glace : AVANT...

Et ces oiseaux qui chantent et volettent.

Et ce temps clair.

Et ces jours qui vont encore s'agrandir.

Et le printemps qui se pointe aujourd'hui 20 Mars.

Et les voix des amies dans ma tête, et les images de mes petits-enfants, et ce qui se raconte et qui nous traversent tantôt comme des lames de couteau, tantôt comme un nuage de ouate.

Les mots en pluie douce, en douche, en couverture, en bain, en pommade.
Les mots à étaler sur soi et les autres.

J'écoute de la musique, un disque d' Agnès Obel, voix douce et piano pour commencer cette sixième journée de confinement, il serait si bon d'aller marcher.

Vais-je oser retourner sous mes tilleuls ? Même ça, ça semble pour l'instant impossible, marcher dehors.

J'irai dans ma cour, je lirai, je ferai mon Taichi. Et ce soir, je raconterai ma journée.

Soudain il me vient à l'esprit qu'on pourrait dire un jour en parlant du temps, c'est le mille deux cent quatrième jour après le confinement.

Comme on compte les années APRES Jésus Christ.

On est samedi, un jour où tous les gens pourraient profiter du soleil, sortir, sourire dans ce printemps qui commence.

J'ai mangé dehors, sur la table en bois de la cour, mes voisines prenaient leur repas sur leur balcon au quatrième et on s'interpellait. C'est drôle aussi cette manière d'être chacune dans notre case, chacune à sa place sur l'échiquier de l'immeuble.

J'étais en bas, elles au-dessus, et maintenant c'est l'inverse, Aline est descendue et je suis remontée boire mon café, j'écoute Ella Fitzgerald, sa belle voix claire et puissante se répand dans l'appartement.

L'ambiance est paisible malgré tout, mon immeuble est un havre de paix.

Les petites sont marrantes, les voilà parties pour faire un élevage d'escargots ! Elles ont lu des explications sur Internet et grattent la terre à la recherche d'escargots à élever. Le confinement ne leur pèse pas, elles explorent les pistes d'autres jeux, leur imagination n'est en rien confinée.

La mienne non plus.

Ce matin, je me suis maquillée, et épilée. Envie que mon corps ne se sente pas complètement délaissé. Le nombre de femmes qui ne font plus attention à leur look en ce moment doit être impressionnant.

Je ne sais pas, mais aujourd'hui, je ne suis plus habitée par de sombres pensées, je vis dans un recueillement presque religieux.

Il y a quelque chose de la vie monastique durant ces journées qui s'écoulent loin des foules, des habitudes de rencontres, des agitations de tout poil.

J'ai volontairement choisi le silence en ce jour dont je ne sais plus s'il est le huitième ou le neuvième ou moins...

Je n'ai pas mis de musique, j'ai fait du Taichi chez moi et dehors sous le porche. Je respire en suivant mes mouvements, je me concentre et m'éloigne du stress ambiant.

J'attends.

Mais c'est une attente paisible que je sens en moi.

Tout est suspendu, le bruit, les voix des gens, même les oiseaux ont l'air de se mettre en sourdine. J'ai fait mes vitres, et heureusement, j'en ai peu. Quatre en tout et pour tout.

Je me suis appliquées à les nettoyer et faire briller les carreaux.

Quand je faisais celles qui donnent dans la rue, j'étais à la même hauteur que le mec qui habite la maison d'en face. Il était sur son balcon. Je l'aurais volontiers interpellé mais il regardait ailleurs alors je n'ai rien dit.

Il me fait rire cet homme. Je prends plaisir à l'observer. Mes fenêtres donnent sur sa belle maison en pierre, je le vois aller et venir, regarder la barrière de son balcon, transporter je ne sais quoi d'un étage à l'autre. Je dirais qu'il ratasse beaucoup, c'est un mot que j'adore.

Cet homme ratasse chez lui.

Et moi, je le zyeute depuis mon salon, cachée derrière la vitre comme une vieille commère.

Qu'a t-on de mieux à faire ?

Un être humain habite en face de chez vous, les rues sont vides, je n'ai d'autre endroit à regarder que celui-là en ce moment. La maison d'en face.

Et imaginez encore le nombre de gens qui se regardent ou s'épient (Mais ce n'est pas l'esprit du confinement que d'épier il me semble.) Disons que ça fait des sujets de distractions, des sujets d'écriture, des sujets tout court. Juste passer un moment à regarder ses voisins. Et moi même, j'aimerais beaucoup qu'il s'intéresse à mes allers et venues. Cela ne me déplairait pas du tout.

Être sujet soi-même d'exploration pour quelqu'un, rien de plus plaisant.

La maison d'en face

A une portée de pas

A une flopée de bras

Pourtant inaccessible

Le tilleul encore nu, rasé de près qui m'en sépare.

Les toits de ceux qui vivent en dessous.

L'arbre ne ploie plus, il a été coupé

L'an dernier, il est tombé.

L'arbre ne berce plus sa palme

Par dessus les toits.

Aujourd'hui luisent les tuiles rouges

Caressées par la pluie.

Aujourd'hui pas de peinture au balcon,

Le voisin est derrière ces fenêtres là

Tout près de moi

A une portée de pas
A une flopée de bras.
Je ne l'épierai pas
Ni ne guetterai ses gestes de peintre,
Lents et méticuleux.
Je n'ai que la pluie à me mettre sous l'œil
Et sous la plume.
Je n'ai qu'à imaginer ce qu'il se passe
De l'autre côté
Dans ce confinement inouï et stupéfiant.
Le voisin n'est plus au balcon, et moi je ne nettoie plus mes carreaux.
Ainsi je m'amuse à penser qu'il n'a plus rien à voir non plus.

J'ai reçu une photo ce matin de mon petit-fils tout lové dans le lit de ses parents,
sous la couette comme un petit animal m'a dit ma fille !
J'ai passé mon temps de midi à écrire deux fabulettes pour mes deux plus
grands.
Cette image m'a inspirée, les imaginer tout confinés, tout entourés de leurs
parents, dans leur nid...J'ai écrit pour Eliott « Des bêtes dans les lits » et pour
Anna « Les deux sœurs ».

Voilà comment l'écriture devient moteur de vie, rouage huilé et qui facilite
l'avancée dans ce grand confinement, comme si nous étions dans un boyau en
spéléologie, je me suis enrobée d'huile d'amande douce pour continuer mon
exploration du moment.